

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
René COHEN
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Francis FINIDORI
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Any SOUCHOT

Directeurs

DE PUBLICATION

Odette et Michel NEUMAYER

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

n°81 : D'une forme, l'autre"
(Novembre 2011)

FILIGRANES
1, Allée de la Saine-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle

FILIGRANES - 81 - D'UNE FORME, L'AUTRE

Filigranes

Revue d'écritures

81

Filigranes

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES 1



D'une forme,
l'autre

Ch. L.

Filigranes

Filigranes

D'une forme, *l'autre*

Odette et Michel NEUMAYER	Éditorial	3
---------------------------	-----------	---

IMPÉRIEUSE NATURE

Bernard MORENS	Mystère d'la fondation	5
Ann PEREZ	Tout le monde le dit	6
Any SOUCHOT	Coquelicot précoce	7
Antoine DURIN	L'étoile est montée	8
Odette NEUMAYER	Mue	9
Jeannine ANZIANI	Dis, la vague...	10
CRIBAS	Métempsycose	12
Anouk JOURNO-DUREY	Nervures	13

ENTREDIRE

Agnès PETIT	Non-dit	15
Marie-Christiane RAYGOT	Exercice de préciosité	16
Josianne HUBERT	Déconstructivisme	18
Véronique JOYAUX	Une arche au-dessus de la mer	19
Paul FENOULT	Berceuse	20
Arlette ANAVE	Reviens !	21

CURSIVES 22

"Écrire n'est pas pour moi une démarche volontariste"

Entretien avec Marie-Noëlle HOPITAL

AFFLEUREMENTS

Michel NEUMAYER	Embruns d'ombre	31
Claude BARRÈRE	Ce qui fraie ici	32
Jean-Michel HATTON	Le chemin des cigales	33
Didier BAZILE	Les poissons sèment les rivières	34
Claude OLLIVE	Autoportrait	36
Chantal BLANC	Un art, un voyage	37
Marie-Noëlle HOPITAL	Monologue d'lo	38
Yannick TORLINI	Paralysies	39

REVÉLATIONS / RÉVOLUTIONS

Roland VASHALDE	Bancs publics	41
Jean-jacques MAREDI	La menace du beau	42
Anne-Marie SUIRE	Urbs	44
Pascale MAQUESTIAUX	Le chemin des fourmis	46
Michèle MONTE	L'atelier	48
Christian CASTRY	Natures mortes	50
Kewin BRODA	Bouleversement	51

Les graphismes des pages 14 - 30 - 40
sont de Christiane LAPEYRE.

"Le temps des métamorphoses..."

N° 82 : "Si rien de radical n'advient"

Changer de paradigme. Sortir du cercle, du manège. Exigence de penser autrement. Emergence. Impulsion. Droit à l'utopie. Changer d'angle de vue. Un souffle nouveau. Une chose et son contraire. Permanence et continuité en débat. Point de non retour.

Date limite pour l'envoi des textes :
10 mars 2012

N° 83 : "Nouvelles bouteilles à la mer".

Solitude des écrans et communautés virtuelles. Diffusions urbi et orbi. Réception aléatoire. Médias immédiats. Circuits courts et détours. Razzia sur la langue. Le choix du fonétik. SOS et SMS.

Date limite pour l'envoi des textes :
3 juin 2012

Textes et graphismes de...

Montpellier, Toulouse,
Gémenos, Toulon,
Poughkeepsie (USA),
Marseille,
Carnoux-en-Provence
Conques, Besouze,
Saint-Zacharie,
PLan de Cuques,
Valparaiso (Chili), Bruxelles,
Le Cannet des Maures,
Saint-Brieuc, Aix-en-Provence,
Paris, Buettelborn (RFA),
Saint-Étienne, La Garde,
Manosque, Allauch.

FILIGRANE
(filigran) n.m.
1673 du latin
"filigrana" fil à
grain.

1) Ouvrage fait
de fils de métal
(or ou argent),
de fils de verre,
entrelacés et
soudés.

2) Dessin qui
apparaît en
transparence
dans certains
papiers.

Fig.Lire en
filigrane, entre
les lignes, deviner
ce qui n'est pas
dit explicitement
dans le texte.



D'UNE FORME, L'AUTRE

"Le temps des métamorphoses" I

*"J'entreprends de chanter les métamorphoses
qui ont revêtu les corps de formes nouvelles.
Dieux, qui les avez transformés,
favorisez mon dessein
et conduisez mes chants d'âge en âge,
depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours."
Ovide*

D'une forme à l'autre... D'une forme, l'autre... mystère du passage. Quelque chose se signale, une manière de départ vers d'autres horizons, mais quoi ? Séparation, mue, évolution, transition, renversement, revirement, révolution, rupture, autant de tentatives de nommer un travail à l'œuvre.

Oui, nous vivons et tout change autour de nous... et c'est une vieille habitude. Sommes-nous conscients, éveillés, indignés ?

D'une forme, l'autre. Ferons-nous de ce numéro une affaire de virgule ? Paradoxe ! Bien qu'il feigne de rompre le flux, le signe noue un lien inattendu, à peine visible, entre un avant et un après. Remuement, secrète tectonique des plaques, de texte en texte, un éventail de postures. On évoquera d'inéluctables lois naturelles. On parlera du rythme des saisons, de l'imperceptible mouvement de la lumière tout au long du jour. On nommera une permanence du vivant, de la naissance à la mort, enfance, adolescence, maturité en fatale farandole. Tout cela serait-il nécessaire ?

Parfois le vent apporte des senteurs de jasmin, des rumeurs de changement, des désirs de renouveau. Une énergie fraîche. Les hommes décident de prendre la vie au mot. De l'ancien meurt, du nouveau en naît, dans le sang, dans la joie et la souffrance, dans l'impatience et les regrets aussi. Impossible retour à l'état initial. Précipité des sentiments.

Minuscule ou spectaculaire, annoncée à son de trompe ou murmurée, l'alchimie appelle le récit, la description, le poème. Elle démultiplie en nous la conscience d'un rapport toujours singulier à l'espace et au temps, à la trace et à la perte, à la transmutation. Et cela peut se dire, s'écrire.

Auteur, lecteur, tour à tour acteur engagé et témoin immobile, tu parles de métamorphose, mais tu sais bien qu'entre les mots, œuvre un devenir souterrain, caché, secret. Campé en ce lieu de l'écriture que tu crois fixe, tu feins de mesurer le temps qui s'écoule et qui t'emportera. Tu en extirpes une langue que tu voudrais à la hauteur du destin.

Odette et Michel Neumayer
Carnoux, le 28.11.11

Mystère d' la fondation :
tandis que l'architecture corporelle
se métamorphose telle une graine,
croissant et se déployant,
si bien qu'on ne la reconnaît pas ;
les regards - ce froncement de sourcil,
cet éclat de l'œil où éclatent une question,
le rire et l'insolence d'un souhait -
de l'enfance à la femme se reconnaissent :
obscur et divine obstination qui vibres
dans la chair, j' te salue.

B. M.

Tout le monde le dit, cette année n'est pas comme les autres, l'équinoxe d'automne a marqué la fin d'un cycle. La terre change de voie.

En surface, cet automne ressemblera à tous les autres. Les feuilles changeront de couleur, la brume du matin couvrira de rosée les feuilles de nos plantes compagnes, de nouvelles pousses sortiront de terre comme si nous vivions un deuxième printemps. Mais ce n'est pas un début, c'est une fin. La fin d'un calendrier, la fin d'une vibration, la fin d'une monnaie reine ? Qu'en sais-je ? Mais puisque tant de choses doivent sombrer, alors j'en ajouterai bien quelques unes : mes lâchetés, mes limitations, mes peurs. Qu'elles s'en aillent elles aussi, entraînées par cette vague de fin des temps ! Je n'en veux plus, qu'elles retournent au néant.

Le chaos s'annonce, disent-ils, le chaos est presque là. Et au bout, la métamorphose ? Dans une graine, lors des temps qui précèdent la sortie de la jeune plantule, tout semble se désorganiser dans l'agencement des tissus. C'est la fin des structures bien ordonnées, on croirait que le néant s'approche, qu'il va tout absorber. Et pourtant ! C'est une nouvelles forme qui s'extrait de la graine, une nouvelle vie au grand jour, une vie qui se nourrit de lumière.

La forme de résistance qu'est la graine peut enfin se libérer et s'épanouir en devenant plantule. Mais pour cela, elle doit passer par le chaos, si terrifiant quand tous les repères sombrent les uns après les autres.

Quelle graine ne souhaiterait pas le chaos ?
Il est l'amorce de sa métamorphose.

A. P.

Coquelicot précoce

Je dessine le Printemps frileux de ma robe rouge
par dessus la Nature endormie
par dessus l'enroulement calfeutré de la vie,
sous le manteau neigeux qui me couvre,
quand l'énergie repose encore.

De la Terre qui se boursouffle
et craque de plaisir, je m'étire lentement
Ma sève remonte et fait la nique
au Temps.

L'eau draine mes racines engourdies
tandis que le soleil m'aspire vers le haut
infiniment.

Ma tige pointe ses boutons progressivement.
Le rouge embryonne en dedans.
Les bourgeons, impatients d'éclore,
chantent en chœur la mélodie "rouge coquelicot"
des lucioles qui dansent la brisure du jour.

A.S.

À Marilyn Abdon-Guilbaut

L'étoile est montée
à la cime de l'arbre
pour voir si d'en haut,
l'enfant serait aussi
grand
que l'ombre de son père disparu.

A. D.

Mue

*"Moi, dit le limaçon, pour loger ta papillonne,
moi, dit le limaçon, je te donne ma maison..."*

"Par quels signes et envoyés d'où, ai-je ce matin compris que je devais mourir pour renaître à mon nouvel état ?

Dans ma très primitive mémoire, me reste le souvenir d'un passage de l'ombre à la lumière et d'un repas fort nourrissant pour ne rien abandonner de ce qui fut autrefois ma vie.

Mais là, mon corps tout entier se met à trembler, comme si je m'éveillais d'un long, long sommeil. Je m'agite dans mon sarcophage qui se craquèle. Je repte millimètre par millimètre dans l'étroit tunnel. Je ne puis rester plus longtemps enfermé. Je dois sortir de là, c'est un impératif catégorique ! Ne dirait-on pas que mes yeux clos perçoivent à présent de vagues rayons ? Je me sens pousser des ailes !

Oui, poussons, poussons, mes pattes ! Aidez-moi à déchirer ne serait-ce qu'un petit endroit. Je me charge du reste, même si l'effort doit être surhumain. Je suis Monte Cristo atteignant la liberté, je suis Dédale échappant au labyrinthe. J'ai mené à bien ma tâche solitaire, ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait !

Mes ailes se gonflent de lymphes et sèchent vite au soleil. Sur le point de m'envoler, je n'ai même pas un dernier regard à ma dépouille mortelle. Je nais à mon jeune destin, enivré de l'air pur de nos montagnes...

Encore quelques mots avant ce soir. Un sombre pressentiment me dit que je ne ferai pas de vieux os ! Je le sais, je le sens. À peine aurai-je le temps d'aimer ma papillonne, de lui faire valoir la beauté diaprée de mes ailes ocellées, la douceur moelleuse de mon abdomen velu, qu'il me faudra donner des preuves de mon attachement à la continuité de l'espèce. Il me faudra faire en sorte que la chaîne des papillonacés ne soit pas rompue par une négligence coupable. Je suis sur terre pour procréer et je ne puis que me soumettre à cette loi. J'ai pourtant l'immodestie de prétendre que j'apporte en outre à ce monde le poids léger de mes petites morts successives et de ma présence ténue sur les fleurs du jardin.

Mais chacun connaît la théorie selon laquelle un battement d'ailes de papillon dans le Bassin de l'Amazone peut produire des ouragans à des milliers de kilomètres de là.

Et c'est encore moi qui fais tout ça !"

Dis, la vague, pourquoi tu divagues ?

Ce matin-là, elle était étale et d'un bleu de joie. "Pétrole !" disent les Marseillais.

Une seule envie : plonger, mariner, y faire jouer ses doigts de main, ses doigts de pied.

Au-dessus d'elle, laissant éclater la luminosité d'un ciel d'été, il était bleu d'extase et s'étirait jusqu'à l'infini. Douceur de l'air.

Mais le temps jamais ne se retient et la journée fait son chemin.

Passé midi, dans un coin du bleu d'extase infinie, sont apparus de sombres cumulus. Puis, en début d'après midi, de plus en plus de sombres cumulus, toujours plus de cumulus menaçants.

Elle, juste en-dessous, a commencé à clapoter sous les premières rafales d'est. Brutalement tout a changé.

Disparu sous un noir rideau de pluie, l'horizon. Noir encore l'habit revêtu par le ciel, noire la mer. Alors la fureur s'est abattue, partout, démentielle, caractérielle.

Les dieux étaient-ils en colère ? Tonnerres, éclairs, lourdes vagues de plomb.

Sur le navire, la fuite se révélant impossible, faire face aux éléments demande aux hommes de se transformer en géants. Se maîtriser pour maîtriser l'impermanence et l'ancre qui chasse au fond de l'eau, rapprochant dangereusement le bateau des rochers malveillants.

Moteur : vite un héros relevant l'ancre sous trombes d'eau.

Action : à la barre, dosant la vitesse, ni trop ni trop peu, fatche de ! un capitaine aux aguets pour diriger la périlleuse manœuvre dans la baie transformée en chaos, nasse à bateaux.

Frôlé à bâbord, à tribord, zigzaguant sous une clarté crépusculaire, le voilier tangué. Il y a des cris, des hurlements : les marins à la peine s'interpellent. Attention, risque de collisions. Faut pas croire, l'heure est grave, tout peut basculer dans l'instant. Et tant de flotte en bas, d'en haut.

Scène poétique : dans le carré, s'agit de troquer une humeur qui voudrait s'affoler contre une chanson pour un enfant astreint à revêtir son rouge gilet de sauvetage :

« ♪ *Mais non mon gros bêta* ♪

voyons bien sûr qu'ils n'en ont pas ♪♪♪ ! »

L'enfant, cet innocent inconscient, rit. Pardi, c'est comme quand on part en balade avec l'annexe pour rejoindre "la belle plage" !

"Dis, Mima, on va à la belle plage ?"

Enfin le voilier avance, s'échappe, traverse le golfe en cahotant sur les vagues qui roulent, se déroulent et s'enroulent méchamment. Des diables ont dû tomber dedans.

Enfin le navire parvient de l'autre côté pour trouver refuge sous la falaise. Soupirs d'aise.

Là-bas, à terre, au village, plus de lumière, tout a pété !

Ici, sous l'éperon, déjà beaucoup moins de rage dans le ciel d'orage.

Puis, peu à peu, un clin d'œil bleu au milieu des nuées.

Petit à petit "d'houle" s'étale et la chaleur reprend ses droits.

Début d'soirée, revient le calme de l'été.

On pourrait croire qu'on a rêvé...

J.A.

Métempsychose

Un arbre
Un arbre dont les fleurs sont tombées
Un arbre fatigué qui ne donnera plus de fruits
Encore quelques feuilles jaunes, c'est son dernier automne

Un homme
Un homme impuissant face à l'hiver qui approche
Un homme qui a changé tous ses printemps en automne
Encore quelques feuillets jaunes et ce sera dans la boîte

Une femme
Une femme avec ses rêves reliés en carnets mélancoliques
Une femme qui ne regarde même plus ce vieil arbre mourir
Encore quelques fleurs à respirer avant son dernier souffle

Un enfant
Un enfant dont l'absence a électrifié les barbelés
Un enfant qui ne veut plus voir son premier jardin vieillir
Encore un peu et tout sera fini

Une tombe
Une tombe en marbre
Dedans un homme une femme un arbre
Dessus deux noms silencieux

Un siècle plus tard
Un homme en fleurs
Une femme pour arbre
Un enfant papillon

Un caveau
Une stèle un peu tarte
Dedans un homme une femme deux arbres un enfant
Dessus trois âmes greffées quelque part.

C. 12.09.2011

Nervures

On s'enlacera hier
Odalisques en vertiges
Au cœur des cisailles terre

Le t...t.e.m.p.s. carnet
À spirales
Les mots se flaquent
L'alphabet orage
Les coups pleuvent
En gouttes qui enragent

La - ta - cette - celle-là de - guerre
Éternellement réveillée
Par les fourmis crissantes
De ces bombes d'échos trop
Tus
Ces - eux - ces enfants des rues d'Alger
Tués

Tu
Perdu petit tout petit si petit
Vieux aujourd'hui
Tes yeux tes yeux tes yeux tes yeux
Auront toujours dix ans

A. J-D.
Octobre 2011



© Christiane Lapeyre

Non-dit

Sel brûlant
les mots au bord des lèvres
Saignent
paroles en souffrance

Élucubrations de la chevêche
en veille
détourneraient le silence
si l'arbre entendait
dans la nuit irradiée d'éclairs
L'orage infidèle s'éloigne
étrangement muet

Odeur de terre mouillée
ondolement de la chair
passée aux souvenirs
L'épreuve du jour
déjà
une autre langue bat aux lèvres
rouges comme la mer

A. P.

Exercice de préciosité

Je dis
confidences échangées
dérangeantes litanies
gorge verrouillée dans sa collerette
l'insupportable mêlé
tout est semblable
qui emplit la bouche
mais venu ce frisson
à lointaine voix
"percé jusques au fond du cœur"
de pierre en pierre
qui se réfractait en Avignon

Je dis
épousailles incandescentes
moissonnées
ployant le ressac déchiré
des blés

Effarement aux aiguillages d'amour
des fauves entravés
d'innocence

Lamento de la mésange
contre-ut cisailé
rayant l'espace
ce blanc passage assassiné

Je clame
caquetage rutilant
qu'une fleur délacée
ensemence et explose

Noyant les clapotements
l'infini du sillage
Ophélie d'écume noire
dans sa mort plus douée que vivante

Je dis
voir flamber Dieu
être là
recueillir les cendres intolérables

Mais la terre
juste étreinte
qui donne exige
où danse l'arbre
la terre d'étonnement insoluble
si longue à consentir
un souffle habitable

Je ne sais que dire.

M-C. R.
19.10.2011

Déconstructivisme

À l'heure du coucher, visage figé sous l'insulte encaissée sans broncher. Dans le sommeil, fendillements. Draps défaits du petit matin. Traits reconstitués avec patience, morceau par morceau, à la colle repositionnable.

Se refaire une tête, une autre. Battre les cartes, les redistribuer. Fragmenter l'ancien visage en mille facettes mouvantes et moirées.

Reconstruire au hasard : l'œil écoute, la bouche regarde et une oreille se fait langue pour mieux circonvier les attentes de l'autre. Des cheveux plein la voix, discours tissé de scories, lapsi et zéziements, pour la plus grande incompréhension de ceux qui, de toute manière, n'écoutent jamais rien. Mitose, méiose, les mots se subdivisent, les syllabes prolifèrent, s'engrossent mutuellement. Sens seconds et sourds-entendus. Sabir et Charabia, qui par hasard passaient par là, entreprirent un jour de construire une tour, à l'aide de langues de bois. Tenons et mortaises, dictons et foutaises, le grand colloque international s'y tient tous les dimanches entre hoquet et colique, à deux heures du matin.

La vestale en robe blanche, aux yeux cernés par des nuits sans soleil, ne cesse de ranimer les flammes défaillantes d'une Pentecôte prolongée au-delà de toute décence. C'est à la lueur des bougies que les visages se décomposent pour de bon. Dans le public, Francis Bacon jubile et son menton tremblote avant de se répandre en gélatine rosâtre sur son plastron. Autour de lui, les gens s'efforcent de faire bonne figure sans trop perdre la face. En vain. Les joues s'affaissent et les sourires hypocrites se désagrègent aux avant-postes des assentiments convenus.

Dieu rallume le feu sous le chaudron de la bouillie primordiale. En matière de création, tout est toujours à recommencer.

Une arche au-dessus de la mer
Mirage

Je vous écris de mon sommeil
sans mots et sans vigueur
d'un ciel qui bouge au dehors
avec ses étoiles dans la nuit
Cerfs-volants de lumière
Et la fenêtre entrouverte
laisse passer de l'air.

Tes baisers déjà m'embrasent
Ton corps chaud contre le mien
suffit à mon désir de tendresse
l'amour viendra après
par le bonheur de t'avoir en moi
Je t'aime tout est vrai immensément
Ta poitrine large me protège
Tes mains me caressent et me libèrent de l'angoisse
Tout est devant moi :
les draps la fenêtre entrouverte
l'envie de vivre
Je sors de mon âme
Je t'aime.

C'est un lieu où s'amoncellent les feuilles
le rire des enfants
les veines du bois sous l'aubier
les mots d'encre sur le papier
comme une déchirure
un vague-à-l'âme.

V. J.

2^{ème} partie
Entredire

Berceuse

t'es reine	voeu soûl
des impasses	souterraines
à l'abandon	pour quelques
pépites	de grenade
avalées	en guise de
faire-départ	sous les nues
mordorées	de vertiges
aux pétales	de mirages
en spirales	étirementales
d'évagations	perséphoniques
au cristal dilaté	d'étoiles étales
ennébulées	de râles
échappés	des lèvres
en fumée	des épaves
de marbre	qu'irise
une brise	exquise
à en griser	du bout des cils
les sirènes	aux veines
de camée	pâmées
d'éphémère euphorie	empoudrée
de morgue	souveraine
sur les banquises	encalminées
de l'oubli	

Reviens !

*"J'étais heureuse de ce moment passé ensemble
Reviens."*

J'écris, je me relis.
Un mot qui glisse entre tartine et café,
taché de nuit.
Juste pour accrocher ton regard distrait du matin,
persiennes ensoleillées,
du miel pour excuser l'absence.

Pourtant une gêne... la feuille miroite.
Une sorte d'indifférence a surgi de la graphie des lettres,
elles me trahissent, ce "Reviens" me paraît mou.

Je me retourne, je relis, j'ajoute.
Trois points d'exclamation : "Reviens !!!"
Le stylo hésite mais finit par aligner ma conviction
Ce "Reviens !!!" c'est moi maintenant qui l'entends.
Il veut me régler mon compte, balayer le passé,
Il m'intime de franchir la porte, d'aller vers toi.

Je reviens, je relis.
Le mot a pris le vent, il est devenu message,
musique. Je suis réveillée.
C'est bien la cloche du dimanche
qui traverse la cour, résonne dans le platane,
dans tout le corps.

Ainsi l'intime s'est défait de l'adjectif
Il est devenu verbe, sa mue nous est imperceptible.
Il intime la présence.
C'est la langue secrète du point d'exclamation.

A.A.
27/09/2011

cursif, ive :
adj. 1792 ;
cursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

*Écrire n'est pas, pour moi, une
démarche volontariste, j'écris
comme je respire. Pour écrire, il
faut s'y mettre, et puis voilà !*

Entretien avec

**Marie-Noëlle
Hopital**
auteur

cursives

cursif, ive : adj. 1792 ; cursif,
1532 ; latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen), Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

Fidèle lectrice de **Filigranes**,
Marie-Noëlle Hopital emprunte
des chemins inattendus : ceux
de la critique littéraire, de la
monographie brève, de l'éloge.

Avec elle, nous entrons dans
une réflexion distanciée certes,
mais nullement indifférente à
ce qui se passe quand naît en
nous, lectrices, lecteurs des
grands auteurs du siècle, notre
propre désir d'écrire.

Écrire, m'exprimer sur ce que je vis, sur ce que je vois

Filigranes : Tu écris et nous écris souvent en observatrice...

Marie-Noëlle Hopital : J'ai toujours eu l'envie d'écrire et j'ai tout de suite été attirée par une sorte de critique littéraire : "écrire sur", même si j'ai aussi pratiqué une écriture autobiographique qui est davantage restée dans les tiroirs. "Écrire sur" des écrivains, des artistes, des paysages, des voyages, mais aussi à propos de personnes que je connais et que j'apprécie. Concernant votre proposition de réaliser cet entretien, mon premier réflexe a été, non pas que mon écriture en soit l'objet, mais de proposer des personnes que je connais.

Filigranes : Comment démarre cette "écriture sur" ?

M-N.H. : Par le côté épistolaire. J'écris beaucoup de lettres et je le fais à la main. Cela remonte à l'enfance. J'écrivais des lettres fleuves à ma cousine. Plus tard, j'ai toujours trouvé des personnes à qui écrire. Je ressens un fort besoin de m'exprimer sur ce que je vis, ce que je vois pour en garder

trace et l'analyser. Cette démarche qui m'accompagne dans toute ma vie m'a poussée à en faire une activité en soi, les lettres spontanées devenant parfois des articles de cinéma, de livres, de peintures. À propos d'objets essentiellement culturels, plutôt littéraires... et ponctuellement politiques.

Filigranes : La revue a publié plusieurs de tes textes, dans lesquels tu restes extérieure, tu es spectatrice. Quel est ce statut ?

M-N.H. : Cette écriture est peut-être une façon de ne pas dévoiler une part intime de moi qui a du mal à s'exprimer... et pourtant je n'ai pas peur de m'engager sur le plan social, syndical, associatif, politique au sens large. Je ne suis pas neutre, en particulier dans ce que j'aime !

Mes goûts littéraires

M-N.H. : Ils sont liés à ma thèse *Quelques auteurs témoins de la guerre de 1939-40* et qui a été soutenue à l'Université de Provence. C'était pour moi une façon d'achever mes études de lettres en approfondissant un sujet, en écrivant un livre au carrefour de la littérature et de l'histoire car tous les écrivains que j'ai étudiés, notamment Gracq, Malraux, Saint-Exupéry et

L'animation d'ateliers d'écriture...

J'ai toujours été passionnée par la littérature et j'ai suivi une formation à l'animation des ateliers d'écriture. Un jour, avec Anne Touzouli, une collègue formée comme moi dans le cadre du D.U. (diplôme universitaire) d'Aix, nous avons eu l'idée d'en faire profiter nos collègues conseillers comme nous, mais aussi des directeurs de Centre d'orientation, des enseignants, conseillers d'éducation, assistantes sociales, infirmières...

Il sentait que c'était trop contestataire et pour lui, nous débordions du champ de l'orientation organisée par les circulaires de l'Éducation Nationale. À cette époque, tout ce qui touchait à la psychanalyse a été pareillement liquidé.

Les stages se déroulaient sur le temps de travail, dans les lycées généralement, et on limitait l'accueil à une quinzaine de personnes. On choisissait des thématiques comme la violence dans l'institution, le problème de la disparition annoncée des non enseignants, la transformation des métiers, la transmission, l'identité professionnelle... On trouvait des déclencheurs littéraires, artistiques, *La Pluie d'étoiles* de Marguerite Duras, des photos de métiers tirées de *Paris la nuit* de Brassai ou des gravures d'Alechinevsky...

"On ne peut pas écrire
sans la force du corps..."
Marguerite Duras, *Écrire*.

Filigranes : Comment cela se passait-il, concrètement ?

M-N.H. : Au début, nous faisons une semaine bloquée, puis nous avons préféré des séquences de deux jours, avec un "retravail" entre temps. Nous choisissons un ouvrage théorique, sociologique

ou autre, comme fil conducteur, par exemple un livre de François Dubet, d'Yves Clot, de Marie-Anne Dujarier qui a analysé l'idéal au travail à travers diverses postures. Puis nous partions à la recherche de déclencheurs d'écriture qui pouvaient aussi être des livres ayant des approches littéraires du travail comme ceux de François Bon ou d'Yves Pagès. Nous lisions des extraits, puis donnions des consignes d'écriture qui pouvaient être des phrases à compléter, des haïkus, etc.

Enfin, nous lisions nos productions et nous nous formions à la lecture oralisée. Parfois, cela se terminait par une analyse de pratiques professionnelles.

Le côté interprofessionnel était intéressant et parfois émouvant. La secrétaire du CIO (Centre d'information et d'orientation) participait régulièrement aux séances, la première fois elle a pleuré de voir ce qu'elle était capable d'écrire !

Filigranes : Et hors pratiques professionnelles, animes-tu des ateliers d'écriture ?

M-N.H. : Exceptionnellement, cela m'est arrivé pour un petit groupe d'amis, sur des thèmes plus poétiques ou plus ludiques, autour du thème de l'été et des lumières de la ville, par exemple.

Variété des formes

Filigranes : Quelle est la qualité du poème par rapport à un récit ou un texte plus analytique ? Qu'est-ce qu'un poème permet de faire ?

M-N.H. : L'expression y est plus personnelle. Je cherche à exprimer ce que je suis profondément et qui ne s'extériorise pas ailleurs. C'est une démarche très spontanée, pas du tout analysée. Je ne réécris pas beaucoup, j'écris de manière très rapide, très improvisée.

À vingt ans, je n'écrivais pas des textes sur l'art mais plutôt des textes amoureux, avec plus d'enjeux, moins de distance. Mes textes prenaient souvent la forme d'une prose poétique assez compacte.

Ensuite cette forme a évolué vers le vers libre. Je me suis aussi aperçue que j'affectionnais une disposition particulière : commencer par des vers très courts qui s'allongent progressivement au fil du texte.

Puis j'ai eu des enfants. J'ai travaillé. J'étais engagée sur le plan syndical et je n'avais pas beaucoup de temps. Je continuais cependant à écrire, au moins des lettres.

Le souci de la lecture

Filigranes : Tu nous fais très régulièrement des retours détaillés de tes lectures des numéros de *Filigranes*...

M-N.H. : En général, je parcours rapidement le nouveau numéro, dès que je le reçois. Plus tard, je le reprends intégralement en commençant il est vrai par les personnes que j'aime beaucoup - les trois ou quatre textes que j'attends - puis l'édito et enfin les textes des auteurs que je ne connais pas. J'essaie alors de rédiger une synthèse en y intégrant les illustrations. C'est à ce moment que je décide de vous en faire retour.

Le plus souvent, mes textes retenus entrent en résonance avec d'autres textes et c'est très intéressant. Lorsqu'arrive un contrepoint plastique, c'est très jouissif.

Filigranes : Ce que tu fais pour nous, le fais-tu pour d'autres revues ?

M-N.H. : Je le fais aussi pour *2000 Regards*, pour *Le Cénacle de Douayeu*, un peu moins pour les autres revues, ou de manière moins approfondie.

Filigranes : Que perçois-tu à la lecture de *Filigranes* de nos engagements, du projet de la revue ?

M-N.H. : La plus littéraire des revues à laquelle je participe, c'est *Souffles*. *Filigranes* est la plus intéressante dans la mesure où il y a des exigences littéraires, mais aussi un encouragement à expérimenter de nouvelles écritures encore hésitantes. Il y a de très belles plumes, c'est important pour moi. Ensuite ce qui me plaît particulièrement ce sont les *Cursives*, la réflexion sur la démarche d'écriture et plus généralement de création. Vous conciliez une qualité d'écriture et une ouverture avec l'idée de "Tous capables". J'apprécie cette générosité.

Dans *Filigranes*, l'engagement politique me convient. On voit de la diversité dans la création de gens qui, pour certains, sont reconnus, mais pas tant que cela, qui sont en voie de reconnaissance. *Filigranes* donne la parole à une création contemporaine qui se situe sur les marges.

Filigranes : Est-ce que cela ne rejoint pas d'une certaine manière tes pratiques d'ateliers d'écriture ?

M-N.H. : Oui, je me suis située dans la même perspective.

Entrer en écriture

Filigranes : Quels conseils donnerais-tu à quelqu'un qui veut se mettre à écrire, si tu te fondes sur ton expérience ?

M-N.H. : 1. Se jeter à l'eau ; 2. Lire ; 3. L'atelier d'écriture !

Écrire n'est pas, pour moi, une démarche volontariste, j'écris comme je respire. Pour écrire, il faut s'y mettre, et puis voilà ! Si quelqu'un n'a pas cette possibilité-là, les ateliers d'écriture sont souvent très déclencheurs. On se révèle capable d'écrire alors qu'on ne le savait pas, ne le soupçonnait pas.

Il ne faut surtout pas empêcher la créativité. J'ai fait très modestement du piano et je suis incapable d'improviser quoi que ce soit ! J'apprenais la partition, c'était tout. Sans elle et sans mémoire, jouer devenait presque impossible. Il y a une manière d'aborder le français, dans la vénération des grands auteurs, qui produit les mêmes effets paralysants.

Si, en revanche, on propose des ateliers d'écriture, on peut envisager de créer par soi-même. Baigner dans un univers littéraire nous enrichit et nous pouvons ensuite suivre des consignes d'écriture au départ faciles ou simples qui déclenchent petit à petit l'écriture.

Conférences, textes en écho

Filigranes : Tu as fait une conférence sur Nancy Huston. Dans quel cadre ? Pourquoi ?

M-N.H. : Dans le cadre de la *Maison de l'Écriture et de la Lecture* de Marseille qui me sollicite, mais c'est moi qui choisis les auteurs. Il s'est passé que j'avais envie de travailler sur Kundera, et en relisant ses œuvres, sa dérision permanente m'a soudain gênée. De plus ses derniers romans m'avaient un peu déçue. J'ai donc cherché autre chose.

Je n'avais lu qu'un ou deux ouvrages de Nancy Huston dans le cadre de préparation d'ateliers d'écriture. Je me suis mise à lire *Instruments des ténèbres*, enthousiasme absolu... J'ai trouvé beaucoup de points communs avec Kundera justement dans la construction musicale, fuguée, polyphonique avec un côté plus positif. Elle a d'ailleurs écrit *Professeurs de désespoir* où elle analyse de façon critique les options qu'elle qualifie de nihilistes de nombre d'écrivains contemporains, dont Milan Kundera, Michel Houellebecq, Sarah Kane ou Christine Angot.



© Christiane Lapeyre

marchant, sur la pointe des pieds

inaudible
à peine visible
un pas de deux
dans le sable,
une virgule

ce qui relie deux mondes
est une étrange sarabande,
agencements à venir
embrassements redoublés.

*Ce matin, l'axe de la terre s'est une fois encore déplacé.
Sur les écrans des savants, de multiples courbes,
trajectoires tour à tour éloignées, rapprochées,
confondues, distendues. Les experts, en conclave,
expliquant, conjecturant, inférant, supposant.*

irrésistibles dissidences
et croisements inédits,
un registre de formes
ton front transfiguré

ce qui nous vient des peuples nous bouleverse,
se dessinent
un monde
une toile de signes

mais il arrive parfois qu'à les lire
nos yeux soudain s'épuisent,

se lève alors en nous
parmi tant d'autres,
une voix

irréductible,
le blanc

M.N.

3^{ème} partie
Affleurements

pour Jean Kerinvel

**Ce qui fraie ici
aux sentes d'étroitesse
en gravité
promis**

à toute roche
toute terre
et faille

**vide et plein
d'un cri tu
prenant corps**

du labour des nerfs
extrayant

ce nielle d'arythmie féconde

jusqu'au peuplement suraigu
de cohortes extrêmes
posant bivouac d'exil
parmi la cendre

**Ce qui pénètre là
de marée organique
aux plages désertes
du basculement des naissances**

aventuré comme
falaise sur l'océan
saillie de presqu'île
au tatouage de varech

Pour s'encrer visage

visitation de rides

ravines
à venir

Absolu Sol *

Le chemin des cigales

Son regard
Aux noisettes,

Campé sur le chant
des cigales,

Croque durant
ses voyages

Des embruns laissés par le Vent
des passages

...

Son regard
Aux noisettes,

S'écrit au brouillon
Sur les tuiles clémentines
cuites

Aux fiévreuses odeurs
De cette terre ocrée

de lavandes
et de sueurs

...

Son regard
Aux noisettes,

Campé sur le chant
des cigales,

De flammeroles vertes
des oliviers

se fait des ailes.

J-M.H.

Les poissons sèment les rivières

I- Ne plus nous conter ces légendes.

Changer Cent fois Sans
Se transformer
Tuer nos vieux démons
Avec ou sans grillons.
Ne me laisse pas seule
Ne me laisse pas
Attendre
Seule jusqu'à minuit.

Passent les grillons,
Chassent les papillons,
Et s'envolent
À jamais nos illusions.
Chassent nos hérons,
Les jambes à mon cou,
Sortiront à nouveau les grillons,
Pieds nus - Nous
Nous piétons.

De mille mémoires
Adossées aux douze coups
Sifflant cette rengaine
Ne me laisse pas,
Seule
Jusqu'à minuit
Mon souffle disparu
Seule avec mon effroi
Seule
Seule sans même attendre
Ces héros de nos enfances
Ces héros
Qu'il nous faut chasser

Tant l'image était fausse
Le chausson à mon pied
Le héros tant de fois exagéré
Sonnent mes pas Non,
Ce n'est pas un glas
Mon enfance sans fin
Mon héros effacé
Pour que passent
nos cent grillons.

II- Là ! Une princesse dans un fauteuil. Maintenant !

Pourquoi je mets, le feu dans la cheminée et je ne marche même pas sur les clous. Pourquoi ce fauteuil, sur le trottoir, et j'allume même pas, mon bateau sur la mer. Pourquoi pour quoi, j'suis pas mariée, au roi du Bhoutan, qui distribue le bonheur, que les poissons sèment dans les rivières. Pourquoi j'attends, un prince charmant. Pourquoi ma main, ne tient, dans aucune tienne.

III- Quand demain déjà sera loin...

[Demain] Déjà, la rouille par mon avatar me donne le temps [passé]. La pierre gravée [usure], aucun robot ne peut la lire [mémoire oubliée]. Mots d'amours [farouches], ce métal si froid [sur ma peau] brûle jusqu'à mon endocarpe. Mes douze pinces ne suffisent [en caresses] déjà plus à mon corps. Nouvelle greffe [brûlure], trois pinces [un orgasme], non, je suis déchirée [contre-temps].

Épilogue - Ma reine reste et s'installe dans son fauteuil, même si ma sirène, à jamais disparaît.

D. B.
septembre 2011

Autoportrait

Une page blanche, grande de préférence, une palette avec du noir, du blanc et les trois couleurs primaires, une brosse ou deux, un couteau, un peu d'eau et un miroir pour se peindre.

L'autoportrait dans sa ressemblance...

Une forme ronde, carrée, ovale selon le sujet, ici des lignes qui se croisent, d'autres qui s'ébouriffent, un flux de lumière, une esquisse de doute à moins qu'il s'agisse d'un sourire, un regard interrogatif : est-ce lui ou un autre ? Une image assurément, son reflet peut-être ?

La nuit passe, la gouache a séché.

D'un grand geste et d'une pâte épaisse, il étale un bleu profond sur la toile d'hier. L'image a disparu et maintenant dort sous ce manteau silencieux.

Trois traits, deux courbes d'un noir obscur, le foisonnement des cheveux, le silence méditatif ponctué d'un point pour la bouche, l'arc du nez et son sourcil, l'éclat de lumière des yeux.

L'homme bleu apparaît dans son élan poétique.

Un rêve transparent issu d'une nuit étoilée.

Non plus une image mais le vrai visage à naître dans sa beauté profonde !

Il est bleu,

Comme le ciel et ses rêves,

Comme la mer et ses sirènes,

Son regard intemporel,

Ses yeux, des soleils.

Dans le sillage du Petit Prince

Il dessine la rose

Qui le fit tant pleurer,

Qu'il a quittée !

Mais le poète est là

Cheveux au vent.

Demain les oiseaux chanteront avec lui !

Un Art, un voyage

Il promène sa soif du beau
Et s'arrête pour mieux le voir.
Quand son œil happe le tableau
Son âme sait son grand vouloir.
Il prend sa toile et jusqu'au soir,
Oui, s'approprie le paysage.
Il y perçoit un grand manoir,
Du pin le tronc sera passage.

Le ruisseau court près des roseaux,
Un paon se mire en son miroir
Tandis qu'aboie un chien plus haut.
Le peintre hésite et va s'asseoir...
Il verrait bien un arrosoir.
Soudain debout, reprend l'ouvrage
Il avait soif et sans surseoir
D'un blanc titane fait un nuage.

Des volets bleus et son pinceau
Tracerait bien le chant d'espoir.
Car il a soif, ne voit pas d'eau !
Le tonnerre ! Il va pleuvoir.
Le ciel devient un ciel de soir,
Il doit ranger, voici l'orage.
Pinceau, tubes en sac - bonsoir !
Demain verra d'autres visages.

Ch. B.

Monologue d'Io

Drôle de destinée, me voilà métamorphosée en génisse sur la terre de Grèce, près de l'Olympe, moi qui excitais tant le désir et l'admiration des hommes et des dieux. Je batifole parmi les cyclamens, les asphodèles et les iris. Ah ! Iris, sa clémence ; s'il gouverne le ciel et la terre, ce fief machiste est bien incapable de se gouverner lui-même, ses colères sont indomptables. Je me vautre dans l'herbe, je roule sur ton écharpe si belle, arc-en-ciel chamarré et chatoyant. Et dire que j'en suis réduite à brouter du chrysanthème, moi qui fus carnivore, et penser que je n'enfanterai plus que des veaux ! Je vais aller voir la Sybille, elle saura si je suis condamnée à errer éternellement sous une forme animale ou si d'autres transformations m'attendent avant le séjour chez Hadès. Un étang va me servir de psyché. Quelle allure ! Quelle horreur ! Cette énorme robe, cette lourdeur blanchâtre... Comment séduire même un taureau dans cette tenue ? Je me cogne contre un vieil olivier placé en travers du chemin et me frotte à ses feuilles argentées, il élance ses bras vers le ciel comme un homme, quelle élégance !

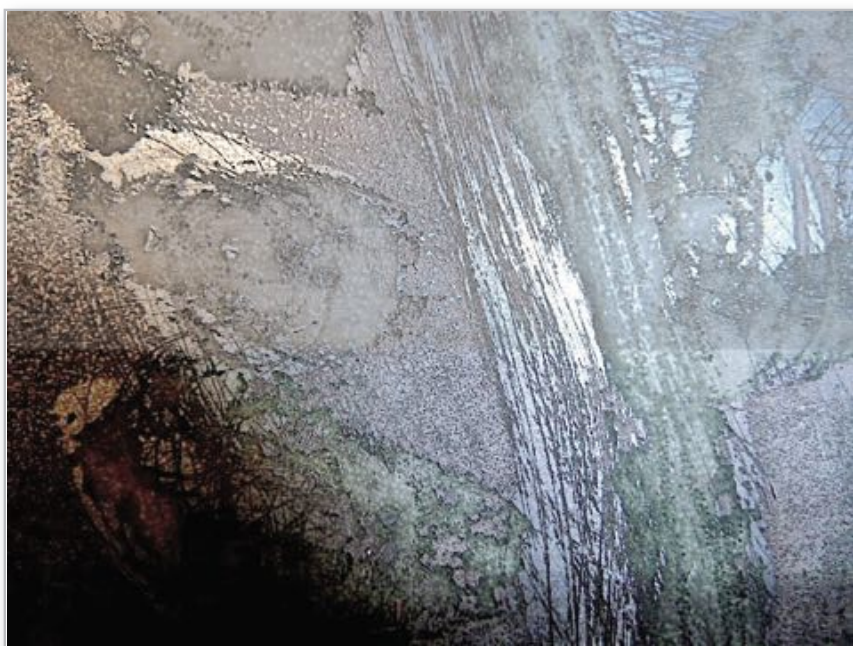
Aïe ! Une flèche décochée par un chasseur ailé m'atteint soudain ! Le sang coule... la flèche est empoisonnée, ma graisse fond... Que vois-je ? Eros s'enfuit dans les airs. J'ai retrouvé ma taille fine ! Merveille ! Me voici nymphe, sylphide, toutes grâces revenues.

J'observe Icare qui file là-haut, l'ardeur du soleil risque d'être fatale à son attelage de cire. Dommage, il a du charme, et le parapente ne sera inventé que dans deux mille ans mais peu importe, Apollon rôde dans les parages. J'ai encore de beaux jours devant moi.

M-N. H.

paralysies gagnent espace est espace instants palpite cœur
peu paralysie gagne.
quand peau source coule est chavire est passe silence cesse
dans cesse pas.
mais poursuit ciel et traîne et ciel fragmentaire est possible
est sauvagerie de vivre.
que rien d'autre que rien pas même découpe dans chairs
failles ouvertures vers.
sortie de génération est ivresse est impasse/faille libertaire
ouvre est perspective est sortie est ailleurs.
dans langues incessantes incessées mouvantes et langues
encore dans paralysies gagnent.
progressent suivent est perception de ciels dans tunnels
dans couloirs dans terrains vagues.
comme vivre est briser est fragmenter est course aux ciels.
au fond des vivres implacables cadastres de corps est signe
est signifiant est abandon à.
la vague pensée idée parole geste complet geste complète-
ment désir dans paresse la parole est.
car silence sourd est mortier est assemblage solitudes dans
solitudes dans générations.
le nous passe passons passerons cadastre cadavérisme
sortie est là est malangue.
est = est.

Y. T.



© Christiane Lapeyre

Bancs publics

Quoi de plus remarquablement immobile qu'un banc public ? Quelle meilleure image de ce qui demeure stable, au milieu de l'agitation frénétique et incessante de la vie urbaine ? Oh, certes, certains peuvent bien s'écailler, perdre de leur éclat ou même une partie de leur squelette de bois mais, néanmoins, le plus souvent, plusieurs générations peuvent témoigner de leur présence persévérante, au même endroit que naguère et, parfois, que jadis. Ainsi, par exemple de ceux que l'on trouve judicieusement disséminés au cœur de ces jardins publics qui les accueillent si volontiers, comme une part indissociable de leur pouvoir d'attraction sur les âmes citadines en recherche de calme et de répit, aussi momentanés soient-ils.

Mais peut-être tout cela n'est-il que pure illusion ? Peut-être faut-il accorder plus d'attention et de sérieux à ces blessures qui marquent peu à peu leur apparence, comme ces coques de bateaux que la mer et le vent salé corrodent lentement ? Des coques de bateaux ? Il se pourrait bien que cette image nous achemine vers la vérité d'abord dissimulée. Les bancs publics sont des vaisseaux dont l'ancrage n'est que d'apparence : en réalité, ils voguent en silence, imperceptiblement mais sûrement, sur le fleuve du temps, conduisant les enfants rêveurs vers leur condition adulte, les adultes tourmentés vers la vieillesse contemplative et les plus anciens d'entre nous vers le grand large de la mort qui attend patiemment notre heure.

R. V.

La menace du beau

Sur le seuil de l'âge hésiter
Entre le dehors le dedans
Débarbeler tout son courage
Escalader sans être vu
Un mur d'angoisse et d'interdits
Suer le sang de tous ses pores
Au bruit des bottes bien cirées
Détester l'odeur de sa peur
Remonter son col élimé
Et rentrer son cou charbonneux
Dans le creux de maigres épaules
Avancer comme un automate
Puis courir sans se retourner
Plié en deux tâter sans cesse
À travers la poche trouée
La carte aussi pliée en deux
Sans se croire hors de danger
Apaiser son cœur de nomade
Ne plus s'inquiéter de mourir
Dépasser ses propres frontières

Dépasser ses propres frontières
Ne plus s'inquiéter de mourir
Apaiser son cœur de nomade
Se croire enfin hors de danger
Se déplier lever la tête
Retrouver sa stature d'homme
Suivre le tracé de la carte
Carte du Tendre ou du trésor
Goûter comme un luxe nouveau
Dans la révérence du vent
Les accolades du soleil
Et l'enivrement des hauteurs
Se parfumer d'herbes sauvages
Chausser des bottes de sept lieues
Démolir à grands coups d'échos
D'invisibles murs du silence
Sentir le dehors en dedans
Franchir de nouvelles jouvences
Enrubanner tout son courage
De cheveux d'ange et fils de soie.

J-J. M.

Urbs

Je monte l'avenue Amiral Courbet, à droite entre deux rues s'ouvre à ciel nu un chantier de fouilles. Avant-hier, immeubles et petites maisons vétustes sommeillaient là, sous le soleil. L'hydre urbaine, déjà, sur son flanc, avait changé de forme. Sa peau lisse cintrée par le périphérique s'était boursofflée de moignons, piquée de grues. Quand ces poils hirsutes furent arrachés, les excroissances avaient l'enflure d'un sein, sous la guêpière des façades criardes, trouées par les yeux égrillards des fenêtres de bureaux.

Entre la rue Séguier et la rue Pierre Semard, la terre fouillée côtoie la Faculté des Sciences. Sa devanture blanche est lumineuse. Lorsque j'avais seize ans, je poussais mes pas depuis le lycée jusqu'au carrefour pour "faire les vitrines" du magasin des Dames de France. Ah ! le joli nom. Il froufroute encore de dentelles et de jupons. Sa façade aux encorbellements ouvragés s'accordait à la délicieuse dénomination comme la musique à l'opéra Garnier. Je me délectais devant les panties fleuries, les premières minijupes, les bottes cirées rouges. Dans les étages des demoiselles en collerette blanche s'empressaient à conseiller la cliente. La concurrence eut raison des Dames. Derrière la façade conservée comme une parure, on construisit un cube de béton criblé de meurtrières, avec salles de cours, amphithéâtres et labos... À côté, l'immeuble bourgeois, abandonné de ses habitants, fut squatté en ateliers d'artistes. Le garage, alors, vibrail d'harmonies discordantes, de sons suintants des enfers, pour déchirer l'underground et snober les hard songs.

À la place de l'immeuble, aujourd'hui et pour combien de temps, la terre à nue est balayée aux pinceaux par l'application d'une équipe d'archéologues. Ils excavent et mettent à jour les restes d'un monastère médiéval, avec des sépultures, crânes, tibias et poteries. Dessous encore, la pierre d'une villa romaine, ses mosaïques, ses inscriptions lapidaires.

La bête urbaine porte dans la chaire de sa glaise les traces de ses métamorphoses et en son centre l'œil du cyclope de ses arènes. Sur son sein nichent les humains qu'elle modèle autant qu'ils l'édifient, l'agencent et la détruisent, poursuivant leurs destins

*"En dépit des épidémies,
escroqueries endoctrinements et massacres
émettant des signaux de braise et de fumée
dans le crépuscule des siècles ou millénaires¹".*

A-M. S.

- Urbs, urbis, Ville (Dictionnaire Hatier Latin-Français)

(1) Zodiaque urbain, Michel Butor dans *Octogénaire*

Le chemin des fourmis

Elle fit régulièrement le geste de relier les petits carrés verts en dégradé, puis répéta en d'autres tons. Telle une jeune femme qui récite un rosaire et n'a point d'imagination. En même temps qu'une harmonie apparaissait, elle créa un vitrail qui par le semis de petits carrés simulait un mouvement calme. Comme par enchantement, elle faisait entrer la lumière en la fractionnant. Quand le temps était variable la perception de la lumière restait intacte, elle n'effaçait pas le dehors.

Après, elle ne réalisa plus ce travail pour d'autres églises. Elle avait pris peur de s'engager dans une voie mystique. Elle savait qu'elle était trop accrochée à la terre. Elle avait commencé à aimer les morceaux de verre en collectionnant les verres de tempête ramassés sur les plages de vacances.

À Nantes, nous nous étions retrouvées dans le hall de l'ancienne biscuiterie. Elle se coucha dans un immense oreiller qui l'engloutit. Elle observait les bras en croix les énormes suspensions de tissu en forme de gouttes de lait. Une larme coula suivant les rides de son oeil et tomba dans un son étouffé sur le grand oreiller comme si c'était l'heure du réveil maternel. J'enlevai mes bagues et lui massai les jambes. Le contact de mes mains la sortit doucement du tableau ouateux. Que nous fallait-il faire maintenant ?

Dans sa vie sans passage clouté, elle avait pris un billet aller et s'était installée à Rosario.

Je continuais à porter l'angoisse en mon sein maternel, je partis la rejoindre. Elle m'apparut comme une tige. Ses vêtements s'accrochaient à elle comme des pétales aux couleurs vives. Ses mains laissaient des traces, des traits, des vibrations dans toute la maisonnée. Pourquoi la richesse de sa créativité la plongeait-elle dans un dénuement insouciant ? Elle renouait à sa manière avec l'habileté ancestrale qui avait sauté ma génération. Elle brodait des fourmis sur son jeans, elle peignait des ellipses sur ses blouses. Elle sculptait des masques.

Nous sommes entrées dans un palais. Sur un tapis de laine feutrée étaient imprimés des moutons. Le voile de la fenêtre était fait de carrés de morceaux de gaze. Ceux-ci étaient traversés d'une histoire de femmes qui s'accrochaient aux fils par des morceaux de papier mâché collé. Le lit m'apparut avec des taches de sang. La couverture brodée de rouge et noir racontait les histoires de lit de l'habitante. Je lus "le ciel est accroché à mon lit". Les tableaux n'étaient que des restes d'un temps fade. L'habitante avait brodé ses sorties sur des cadres tendus de toile rouge. Son quartier apparaissait en pointillé. Les flèches indiquaient le sens de ses promenades. Le plan était-il mémorisé ou partait-elle le cadre sous le bras et le fil d'aiguille dans son sac à main ? Nous n'avons rien dit. Nous sommes sorties ensemble du rêve. Elle partit récupérer les morceaux de tissu, de vie. Son atelier se remplit de petits bouts de tout. Elle commença à enfiler, à tisser, à broder. Elle se créa, elle toute seule. Elle devint si belle et mon sein engorgé s'ouvrit pour laisser sortir le papillon.

P. M.

L'atelier

De grands arbres au bord d'un étang, des peupliers, des chênes, des charmes, les uns déjà tout jaunes ou rouges, d'autres encore verts.

La transparence de l'eau, la multitude des reflets, le brouillage entre le dessus et le dessous dans l'enchevêtrement des branches. Lignes mouvantes, tremblé des surfaces, couleurs en mouvement. C'est ce rêve qu'il faudrait peindre pour retrouver le bonheur paisible qui l'enveloppait encore au réveil, l'étrange légèreté mêlée d'assurance.

En attendant, dépêche-toi, ma fille, sinon tu vas rater ton bus, et alors ça n'aura servi à rien de descendre de ton appartement, d'obliger les gamins à se pousser un peu pour te laisser passer, de faire semblant de ne pas entendre ceux qui rigolent en disant "tu as vu la grosse comme elle est fringuée ?"

La cité c'est si dur de s'en extraire, on la déteste, elle nous colle à la peau, mais elle nous protège aussi. La vie des jeunes s'y écoule entre espoirs, déceptions et trafics. Les "vieux" comme elle ne sortent guère, ils vont à la poste, à l'épicerie sociale, ils regardent du balcon les gamins qui jouent au ballon. Une prison et un refuge, ces grandes barres parallèles qui quadrillent l'espace. Quand elle les quitte, elle est toujours étonnée d'observer les gens dans la rue : ils ont l'air plus légers, plus déliés. Ça la met mal à l'aise mais quand elle pousse la porte de l'atelier, tout est oublié. On l'attend, on compte sur elle, sur son énergie à malaxer les couleurs, découper les papiers, coller, recouvrir, découvrir.

Dès qu'elle arrive, elle s'installe et elle travaille. Avec acharnement. Avec joie. Avec colère, parfois. Elle essaie, elle rate, elle recommence, elle déchire, elle reprend un morceau déchiré, l'insère dans une autre composition, recommence. Aujourd'hui, elle voudrait que le papier soit comme l'eau, souple, mobile, irisé, profond, insaisissable. Elle dilue, elle superpose, et la lumière entre dans l'eau, les arbres se diffractent, les repères disparaissent, l'angoisse aussi. Il n'y a plus qu'une calme étendue de toile qui a absorbé les nuages, le balancement des feuilles, les cris des enfants, les pétarades des cyclos, une surface vivante comme une paume dont les sillons se perdraient à l'infini.

M. M.

Natures mortes

Cuivres, grès, verres, faïences
Vieux ustensiles d'autrefois
Relégués dans les greniers de l'oubli
Disparus dans les caves du désespoir
Abandonnés aux mains des camelots
Ces rebuts sont voués à une disparition certaine

Aujourd'hui réunis pour la première fois
Blottis l'un contre l'autre
Promis à un autre destin
Ils contemplent en silence
Devant la toile immaculée
Le geste sacré du peintre

En effet, brosses et pinceaux s'animent :
Sur un velours de Siennes et d'ocres mêlés
S'épanche la délicatesse des roses nacrés
À la gloire triomphante des orangés
S'opposent les transparences glacées des bleus
L'exubérance des rouges et des bruns
Réveille l'indolence feutrée des verts

Sur la toile, les objets du passé renaissent
D'objets de misère et de mépris
Ils deviennent objets d'opulence et de magnificence
De faibles et éphémères
Ils apparaissent sublimes et puissants
Scellés sur la toile, ils s'élèvent au statut d'œuvre d'art

Spectateur, regarde-les avec tendresse
Marqués du sceau de l'éternité
La dignité retrouvée
Les objets du quotidien
Baignent heureux dans la lumière.

Ch. C.

Bouleversement

Le sage m'a dit : "Dans chaque milieu
Il y a ceux qui sont au pouvoir
Et qui bien sûr font de leur mieux
Pour ne pas lui dire 'au revoir'.

Les jours défilent. Ils sont installés
Dans leur fauteuil doré. Ils décident
Qui doit sortir qui peut rentrer,
Le siège du marginal est vide.

Mais il arrive toujours un jour
Où la parole du grand absent
Fait sensation car pleine d'amour,
C'est le début d'un grand changement..."

K. B.



S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.

Commander d'anciens numéros

"Passer outre" (N° 80)
"Entre-Deux" (N° 79)
"Histoires de papiers" (N° 78)
"Promesses, prémices" (N° 77)
"Tapis de la mémoire" (N° 76)
"Preuves obstinées" (N° 75)
"Corps palimpseste" (N° 74)
"Mille maisons plus UNE" (N° 73)
"Science ET fiction" (N° 72)
"Au prétexte de lieux communs" (N° 71)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

Saisons d'émancipations

Le recueil des 80 éditos de la revue : 15 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les séminaires 2012 ont lieu à Aubagne en mars et juin.
Comme tous les autres, ces séminaires sont ouverts à tous les amis de la revue ! Consulter www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent sur CD ou par courriel (om.neumayer@libertysurf.fr). Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/Fili/a_fili.htm

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 81 "Passer Outre" - Novembre 2011

Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409
1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 28 novembre 2011. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPOT LÉGAL 4^{ème} trimestre 2011